

CHARLES GAUDICHAUD-BEAUPRÉ Un scientifique intuitif

Gaudichaud-Beaupré ne jouit pas d'une gloire posthume aussi importante que Lesson, Loti ou Grimaux dans la mémoire locale. Pourtant, cet officier de santé originaire d'Angoulême fut élu membre de l'Académie des sciences le 16 janvier 1837... alors qu'il effectuait son second voyage de circumnavigation à bord de *La Bonite*. Gaudichaud-Beaupré ressemble un peu à ce personnage mythique joué par Clint Eastwood dans le film *Pour une poignée de dollars*, coincé entre les Rodoss et les Baxter. Pour notre Charentais la division se situe entre les scientifiques de profession d'un côté et les voyageurs «touche-à-tout» de l'autre. Lui ne cesse d'osciller entre les uns et les autres. Cette passerelle avec le western se manifeste également dans sa frénésie du duel, fruit de son obsession irascible pour tout ce qui a trait à l'honneur. En effet, l'homme provoqua plusieurs personnes en duel tout au long de sa vie, et lors de l'une de ses joutes, il perdit l'usage d'un poumon, perforé d'un coup d'épée. Cet incident ne l'empêche nullement de faire deux tours du monde. Personnage haut en couleurs, Gaudichaud ne se contente pas d'affronter physique-

ment des gens qui mettent en doute ses qualités. Sur le terrain de la botanique, il entame une querelle extrêmement vive avec de Mirbel, son «conseiller scientifique» lors de l'expédition à bord de *La Bonite* (1836-1837). C'est ce combat qui apparaît comme le plus intéressant de sa vie, tant il soulève des problèmes extrêmement intéressants dans l'histoire des sciences, plus particulièrement dans le rapport que le scientifique entretient entre ses conceptions théoriques et les sensibilités «cosmographiques» dans lesquelles elles s'élaborent.

C'est principalement en Amérique du Sud, et plus particulièrement par l'étude des lianes ligneuses brésiliennes, que Gaudichaud élabore sa théorie des phytons. Dès le voyage de l'*Uranie* (1817-1820), il avait été intrigué par cette végétation, ce qui l'avait encouragé à embarquer quelques années après sur l'*Herminie* (1830-1832), navire destiné à explorer le continent américain. C'est d'ailleurs à la suite de ce voyage que sa conviction scientifique se forge. Sans entrer dans les détails du débat scientifique, notons que la discordance repose sur la question du ou des modes d'accroissement des végétaux monocotylédones et dicotylédones. Pour Gaudichaud, il y a croissance ascendante et descendante, là où de Mirbel, influencé par l'approche mécanique des phénomènes de la vie, pense que celle-ci ne peut qu'être ascendante. La teneur des débats et des propos échangés par les deux hommes nous conduit à observer deux types de méthodologie scientifique, desquels découlent nécessairement deux représentations du monde, deux prismes d'observation : le macrocosme du territoire et le microcosme du laboratoire. Dans une certaine mesure, la dispute entre de Mirbel et Gaudichaud fait étrangement écho à celle «figurée» par Gilles Deleuze et Félix Guattari entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire (*Mille plateaux*, 1980). «Cuvier de Mirbel», «l'homme de pouvoir et de terrain» qui ne supporte pas que «Geoffroy Gaudichaud», «l'homme nomade des vitesses», pense la nature au-delà de la racine, mais

surtout se permette d'afficher des idées, là où lui en l'occurrence, lui avait demandé de revenir avec des collections. Pour mieux contrecarrer la thèse de Gaudichaud, ses adversaires discutent moins les preuves que les suspicions métaphysiciennes du botaniste de la marine. Gaudichaud est en effet très influencé par les conceptions vitalistes qui travaillent depuis longtemps le corps médical. Mais il est néanmoins abusif de prétendre que ce dernier récuse la matérialité des phénomènes de la vie, au profit d'une vision panthéiste. Certes le tout matérialiste lui apparaît mortifère, mais le cœur de sa démarche scientifique se situe ailleurs. Il cherche avant tout à revaloriser le rôle de l'intuition. Pour lui, toute théorie s'élabore à partir d'un pressentiment, dans une situation où se mêle la méconnaissance et la «naïveté». L'histoire naturelle ayant émergé sous le règne omnipotent de la vue, c'est à ce sens plus particulièrement que le pharmacien rochefortais se fie.

Loin d'être un scientifique mineur, Gaudichaud – de par les polémiques qu'il a suscitées – pose à son époque une question centrale pour l'histoire naturelle, dont les implications relèvent de l'épistémologie. En cette première moitié du XIX^e siècle marquée par l'essor de la statistique et la rationalité en tant que «posture» intellectuelle, celui-ci mise sur la naïveté. Pas celle que nous assimilons encore souvent à l'ignorance candide ou idiote, mais plutôt cette capacité de déconstruction de l'idée reçue, comme l'écrit Carlo Ginzburg (*A distance : neuf essais sur le point de vue en histoire*, 2001) : «Naïf, nativus : l'amour de Montaigne pour ce mot et son dégoût corollaire pour l'artifice nous portent au cœur de la notion d'étrangement. Comprendre moins, être ingénu, rester stupéfait sont des réactions qui peuvent nous aider à voir davantage, à saisir une réalité plus profonde, plus naturelle.»

Grégory Bériet

Le droguier (fin XVIII^e- première moitié du XIX^e siècle) de l'école de médecine navale de Rochefort.

